

PENSEZ Y BIEN

Il nous fait peino d'entendre répéter presque à chaque semaine: Un tel vent tout ce qu'il a et s'en va aux États-Unis. La main d'œuvre se fait de plus en plus cher, les prix redoublent, et néanmoins, on continue toujours à laisser son pays sa famille, sa propriété, pour aller servir les étrangers. C'est une fièvre, c'est une maladie, c'est une fatalité! Et ce ne sont plus seulement les jeunes gens qui abandonnent leurs parents, mais c'est aussi les jeunes filles. Il est presque impossible maintenant de trouver un domestique ou un ménagère, ou une femme de chambre. Les jeunes filles ont honte de travailler, et cependant elles voudraient être mises comme les grandes dames. Elle rongissent de porter un panier ou quelq' autre objet dans la rue, elles rongissent de servir leurs compatriotes parlant la même langue, professant la même religion qu'elles, et dans la maison de qui elles sont souvent traitées comme un membre de la famille; et elles iront dans un pays éloigné, se mettre au service d'un inconnu qui presque toujours ne les considère que comme des esclaves. Mais là, du moins, ceux qui les connaissent ne les verront pas tous les jours travaillées comme des mercenaires. Et voilà ce que produit l'orgueil.

Jeunes filles imprudentes, pour ne pas dire plus, qui laissez le sol natal pour aller ensevelir vos beaux jours dans les manufactures étrangères, lisez et méditez les lignes suivantes empruntées à un journal américain. Elles sont intitulées

LA CONSOMPTION AUX ETATS UNIS

Cette maladie, dit le *Courrier de l'Uinois*, fait de grands ravages aux États-Unis, principalement dans les villos manufacturières. Il fait remarquer que la généralité des cas sont de consomption acquise et non héréditaire. C'est en s'exerçant dans les fabriques de coton en respirant les miasmes des acides et des huiles corrompues que les pauvres jeunes filles acquièrent les symptômes de cette funeste maladie. Le rapport du régistrateur civil de Manchester, N. H. nous donne une preuve frappante de la triste vérité de l'observation. Manchester est une ville de manufacture. Plus de 6,000 personnes y travaillent à l'année. Aussi il faut compter les cas de consomption. Sur 564 personnes décédées à Manchester, en 1871—1873 sont mortes de consomption, et 41 d'inflammation de poumons.

Ces statistiques sont propres à faire réfléchir nos cultivateurs de la Province à Québec, qui bien souvent abandonnent de bonnes propriétés pour venir enfermer leurs enfants dans les manufactures américaines.

L'Echo de Lévis contient une analyse d'une lecture donnée, à Québec par le Rvd. P. Vassour, mis-boucaire en Chine. Nous en détachons les lignes suivantes où l'Européen civilisé est mis en parallèle avec le Chinois payen et barbare:

Littérature—c'est elle qui confère la noblesse; en Chine on n'est ministre, mandarin, empereur qu'à la condition d'être lettré; leurs bibliothèques contiennent plus de volumes que toutes celles de l'Europe; un détail, nous avons 24 lettres, ils n'ont 80,000.

Forme de gouvernement.— Nous en changeons tous les jours, laissant à peine aux révolutions le temps de se succéder; chez eux, depuis près de 5,000 ans, le même sceptre a dominé sur toutes les générations, et l'autorité, assistée comme sur le roc, s'est maintenue ferme, immobile sur sa base.

Piété filiale.— A 21 ans, nous nous affranchissons du joug de l'obéissance; à 50 ans, en Chine, un fils reçoit de sa mère une punition corporelle, et, s'il essayait jamais de se soustraire à son autorité, on le jugerait indigne de vivre.

Sobriété— Le luxe de nos tables est d'une extravagance sans bornes, tandis qu'ils ne vivent que de riz et de légumes, et nous abandonnent le reste. Cinq sous leur suffisent pour la nourriture d'un jour, et les femmes de nos pays civilisés, portent sur leurs têtes de quoi nourrir un chinois pendant dix ans.

M. Barnard a adressé à P. B. Benoit, Ecr. M. P., membre du Conseil Agricole, une très intéressante lettre dont nous faisons les extraits qui suivent. Il y a des suggestions que les sociétés d'agriculture n'oublieraient pas, sans doute, et qui nous paraissent d'une importance considérable.

Anvers, 21 Février 1872.

Mon cher M. Benoit,

En passant à Paris ces jours derniers, je me suis fait un devoir d'entrer chez M. de la Valette, rédacteur de la *Revue d'Economie Rurale* que je me plaisais tant à reproduire dans la *Semaine Agricole*, sous le pseudonyme de Féro Grognon. C'est un charmant vieillard de la vieille noblesse de toutes façons et qui m'a très bien reçu. Entre autres choses j'ai pris des renseignements sur les perchons, comme je savais que cela vous intéressait. M. de la Valette a bien voulu me passer son livre de notes sur le dernier grand concours de Lille. J'ai donc en main les bonnes notes faites aux meilleurs éleveurs du Nord de la France et je saurai où trouver juste ce qu'il faudrait à nos diverses sociétés d'agriculture.

Qu'on ne s'imagine point que les perchons ont disparu en France. Ils sont plus rares, conséquemment plus chers et voilà tout. Les meilleurs se vendront jusqu'à 4,000 francs, deux cent livres, auxquels il faudrait ajouter encore à peu près cinquante louis pour les frais d'expédition, assurance, etc.

Je conseillerais aux intéressés de s'unir pour envoyer un ou deux bons juges. Ceux qui sont déjà venus, soit pour les sociétés de Beauharnois, de Napierville,

de Chambly ou autres, devraient être préférés puisqu'ils ont déjà la connaissance des lieux, des vendours, etc. etc.

J'ai écrit à tous les éleveurs signalés par M. de la Valette pour connaître ce qu'ils ont à vendre, les prix, etc. Si les sociétés d'agriculture le désirent, je suis bien prêt à leur donner toute l'assistance possible. Dans le cas où plusieurs chevaux seraient demandés à la fois je trouverais probablement l'occasion de les faire partir directement du Havre pour Montréal sur un navire à vapeur de Londres qui y ferait escale pour l'occasion, et des émigrants pourraient, pour une faible compensation, donner à vos envoyés toute l'assistance nécessaire à bord du vaisseau.

Comme je sais tout l'intérêt que vous prenez à la question de l'amélioration des chemins et l'empierrement de nos routes municipales je vous fais adresser de l'Angleterre des détails sur un immense et magnifique rouleau à vapeur que j'ai vu fonctionner dans les rues de Londres et qui, en quelques instants, rend tout-à-fait uni et agréable un chemin qui vient d'être couvert de pierres. En outre, la grande pression appliquée enchevêtre les pierres et assure la durée du chemin pendant beaucoup plus longtemps. Dans notre pays où la gelée soulève le chemin, l'action du rouleau, au printemps, serait d'un grand avantage.

Mais le plus grand service à tirer de ce rouleau serait dans la confection même du chemin. Vous verrez par la description qu'une fois arrêté la machine peut transporter tout son pouvoir au casse-pierre, qu'elle peut de même transporter d'un endroit à l'autre. Avec ces deux machines et nos cailloux des champs on peut donc transformer nos mauvais chemins en routes macadamisées parfaitement.

J'avais vu fonctionner ces deux machines dans les rues même de Londres et à mon retour au Canada j'en ai conféré plusieurs fois avec l'hon. Commissaire des Travaux Publics et avec plusieurs autres personnes intéressées à la question. On s'est demandé alors si notre gouvernement local ne rendrait pas un service signalé en emportant ces deux machines qu'il offrirait de prêter au comté qui serait le plus tôt prêt à empierre ses routes postales.

Vous concevrez qu'avec ces deux machines qui feraient la partie la plus difficile, la plupart de nos cultivateurs ne demanderaient pas mieux que d'apporter les pierres à la machine puis de les répandre sur le chemin une fois bien formés sympathies sous une forme plus substantielle.

soyé, pour obtenir à si peu de frais une amélioration qui, sans aucun doute, doublera la valeur de leur propriété.

Je vous fais adresser aussi la description du meilleur casse-pierre en Angleterre. Cette machine que j'ai vue à l'œuvre, est incomparablement supérieure à celles que nous avons en Canada.

Votre tout dévoué serviteur,

EDWARD BARNARD, jr.